

I

L'épaisseur de ces instants nocturnes est si grande que la ville étouffe sous cette nuit. Pas un souffle ne vole autour des cheminées, pas une fumée ne dessine quelque savante volute sous le feu d'un air épars. La chaleur est dense au sein des myriades de briques qui enserrant l'intimité d'honnêtes citoyens. Les fenêtres sont largement ouvertes, offertes au hasard d'une caresse d'un vent solitaire ; les tempes sont mouillées sur les couches des assoupis, les âmes sont attristées par l'immobilité des cieux ; les souffles sont courts, les sommeils agités. Et j'écoute. J'écoute tout ce silence.

La chaleur qui noie ma ville a teint la nuit de langueurs si oppressantes que je me suis permis de poser mon stylo et mon petit carnet sur mon lit et, vaincu par la grandeur du moment, je me suis embusqué sur le bord de la mansarde, bercé par le figé des ténèbres. N'est-ce pas terrible d'écouter le silence ? On s'y recèle, coi, à l'ombre de soi-même, seul face aux franges du vide pour découvrir que ce vide est plein. Plein d'existence, du moi qui sonde l'impalpable noirceur des lieux, qui s'avance dans l'intangible du néant et recule, abasourdi, presque foudroyé de découvrir qu'il y a quelque chose, quelqu'un : Lui. Alors le cœur se parle, la raison distille le nécessaire à sa pitance des amphigouris versés le jour dans son bocal, tandis que le corps s'assigne au repos ; alors la nuit porte conseil. Seul dans ma nuit, je revis le Jugement.

Parfois, le ciel se déchire d'une brusque zébrure lumineuse. Ame des errants ou élan des larmes, je n'en sais rien ; mais toujours est-il que la strie jaune m'inquiète.

Elle est imprévue, elle rappelle la déchirante beauté du bonheur, une traversée fulgurante dans un monde qui devrait être le paradis de l'homme. Le bonheur est un instant volé, la joie un habit emprunté. Alors, je détourne mes yeux et fixe ces points immobiles sur la voûte céleste, lampions allumés pour que jamais l'homme n'ait toujours à affronter son jugement dès que les hiboux s'envolent.

Je trouve que les étoiles et la lune sont une promesse, que la vie est autrement offerte qu'un sempiternel réquisitoire contre soi-même, car tel soliloque deviendrait à la longue la pire des parodies. Et rien n'est plus dangereux que de se mentir.

La majesté du firmament est une invite à rêver, à se cacher au creux de l'irréel car la réalité devient parfois blessante, à l'apprécier aussi car l'irréel devient à la longue lassante ; elle est le plus prestigieux faire-part : au mariage de l'illusion et du quotidien. Je quitte sur la pointe des pieds le volet lorgnant l'immensité noire pour ne pas réveiller ceux qui dorment au-dessous de moi.

Je reprends mon carnet, le feuillette un peu à la lueur blafarde de ma lampe de chevet et le repose sur l'escabeau qui prolonge mon lit comme un vieux petit chapeau surplombant le gros crâne d'un gras monsieur. Puis je m'allonge et ferme les yeux. J'aime goûter à la vie et même les quelques heures de sommeil m'apparaissent comme une perte de temps ! Je voudrais tout écouter et voir, tant connaître.

Mais je ne peux pas tout *contacter*. Car la connaissance pour moi est contact. Alors je m'évanouis souvent dans le rêve. Le rêve m'est le doux vent qui me fait franchir le gouffre de l'impossible sur les ailes de l'illusion. Au pays du rêve, je m'éparpille, je dissous mon être dans les mille et une nouvelles sensations créées par le délestage de mon corps. Dans mes rêves, je ne vis pas une nouvelle vie, je survis à la routine hiémale de l'existence. Je suis au chaud

dans mes songes. J'y suis un ange. Je goûte à la vie en la quittant.

Au fond, je suis ce voyageur qui n'embrasse la beauté des eaux que sur une île. Car sur le continent, on se bouscule tant, on n'ose pas tous s'étendre sur la plage ou sur les grèves, on risque de gêner autrui. Alors on sacrifie une fortune pour son plaisir et, acceptant durant quelques heures de la nuit de lâcher la réalité, voguant sur le navire fantôme Rêve, je m'en vais sur mon île.

Là où tout est calme, repos, confus. La confusion naît de l'incertitude ; l'incertitude de ce vide criant qui oppresse devant l'immensité de la mer. Et mes rêves prennent vie.

II

La maison est calme. Quelques lumières brillent à l'intérieur du rez-de-chaussée. Une ombre bouge. Des bruits de musique se font entendre au sourd derrière les rideaux du premier étage. Un petit chat rase les murs.

Un quidam passe en courant. Un courant de vent froid souffle sur quelques flocons de neige blancs de fraîcheur. L'heure est tardive et l'air est sévère. Vers la maison d'à côté se gare une vieille Peugeot noire. Réalisant que la voie d'entrée est bouchée par un haut monceau de neige, le conducteur en sort, puis ouvre la portière arrière, remonte la vitre qui brille doucement sous la lumière d'une clémentine lune. Une belle femme, le trait tiré par l'âge, d'un pas lesté s'avance de la porte principale de la maison et embrasse l'homme. Méprisant le froid, elle entrouvre son corsage. Gêné mais à l'évidence ravi, l'homme y dépose un baiser et soulève la femme par la taille. Le vent s'intensifie. Finalement, la musique de l'autre côté de la rue s'arrête. Terrible est le désir qui se lit sur les mains de l'homme. Mais la femme, d'un regard insistant, oblige les fébriles doigts de l'homme à réduire le ballet qu'ils dessinent sous son pull beige. Geignant, l'homme veut l'entraîner derrière la porte mais la femme résiste et quelques chuchotements s'élèvent alors. Alors l'homme enlève la femme, qui rit doucement ; et sous l'ombre entrecoupée par la lumière qui s'échappe du vestibule, des cheveux blancs flottent, pareils à la neige que laissent tomber les semelles sur le parvis, avant que la porte ne se referme.

Par-delà la vitre du deuxième étage, sur la table en bois clair qui trône au centre de la chambre, sur une feuille, une

plume court, rapide. Elle s'arrête, hésite, reprend son mouvement, se lève, pointe pensivement la grasse feuille et y reprend son tracé. De nouveau elle s'arrête. La feuille vole. Elle atterrit sur le plancher. Sous les plis de ses froissements, on y lit :

Un frais et doux petit vent
Souffle de nulle part et pourtant
Il secoue les bois et fait siffler les épines
Car quelques pas, telle est la belle rime.
Un petit enfant, cheveux en l'air
Mène en galère de ronds cailloux et ne parfaire
Aux rondes aires qu'il crée dans les marais
Est son regret. Alors quelques pas et il disparaît.
Tantôt claire, tantôt bien grise brille
La joue d'une vaillante mère. Parfois ses yeux s'habillent
De larmes mais que faire ? Car la vie : des sauts. Elle vaut
Des bas et des hauts. Quelques pas ne doivent faire défaut.
Alors vole la feuille et glisse la plume
Alors sèche le vent et tarit le ruisseau
Alors les visages se dissipent et se couchent sous la brume
Quand le souffle cesse. Quelques pas sans eau ?

III

07.02.2005, 8H14

Le soleil lèche de sa longue langue d'or la glace nocturne et les ténèbres de la nuit fondent sous la lumière. Quelques éclaboussures de lumière mouillent le parquet et teintent mon oreiller d'un jaune pâle. Je regarde ma montre : huit heures et quart d'un lundi qui menace de fatigue. Je m'extirpe de mes draps et m'assieds sur le rebord de mon lit, la tête entre mes mains. Je suis professeur de français en classe de première dans un collège de Tours. Vingt-six ans, célibataire, jeune homme à la tignasse noire, barbe soupçonneuse et faible carrure.

J'aime ma langue, celle qui me permet de parler et celle qui véhicule les entortillements de mes folles rêveries. Et surtout le rêve, parole éternellement volante. Il plane, le rêve, décrivant dans l'imaginaire des zigzags aériens, courbures plus savantes les unes que les autres, montées en cascades et chutes fulgurantes ; il est gai, sans remords car sans destination. Et puis, ne jamais l'oublier : que l'homme naît fatigué, car les neuf mois dans le sein de sa mère sont déjà un combat pour l'existence. C'est pourquoi quand il arrive sur la terre ferme, émergeant des calmes eaux maternelles et qu'il constate qu'il devra recommencer l'harassante lutte de plus belle, il pleure. Et il commence déjà à rêver. Quelques-uns décident que ces monologues leur suffisent et se murent derrière leurs rêves.

En classe, je parle des heures durant devant mes chers élèves, heureux de pouvoir me soulager – et en public ! –, malheureux de savoir qu'il y a des millions d'hommes qui

ne savent pas les vertus salvatrices de la parole. Je discute parfois toute une journée durant avec eux, pesant les doutes, soupesant les affirmations, frappant et taillant avec les phrases, pansant par les moqueries, me jouant de leurs faibles arguments, ralliant les indécis à mon panache à force d'humour et de rire. L'injure est bannie, de même que l'âpre intercalation qui peut facilement surgir dans ces esprits encore trop échauffés par l'âge. Je mène parfois ces joyeuses joutes avec mon magnétophone branché et une fois les cours terminés, je m'en repais le soir, seul dans ma chambre, le regard rasant le ciel constellé d'éternels luminons par la fenêtre. Notez qu'il ne s'agit pas d'une quelconque incurable logorrhée que mon gosier aurait contractée dès l'enfance. Mais plutôt d'une soif aiguë de communication, une farouche volonté d'échanger sur tous les sujets qui jalonnent notre existence. J'aime voir les nobles âmes de mes élèves gémir aux souffrances des héros dans les récits, frémir à la place des personnages des romans, partager des victoires arrachées au destin par la rougeur macabre des lames, sévir dans une bataille, gémir sous le poids de l'amour ; joie d'entendre vivre, peine de voir mourir. A dix-sept dans les murs de la classe de 1^{re} L, nous sommes plus que des apprentis, nous sommes tantôt des aventuriers qui fuient les bois d'un château qui se gondolent sous la furie d'un traître fou, des pirates sous quelque pavillon noir, ou des chevaliers de la délivrance fanion au vent ; nous sommes une confrérie. Nous frémissons à l'évocation de quelque fourré derrière lequel se jure un amour éternel ou une haine implacable. Les garçons goûtent au ton vermeil des lèvres de l'héroïne, les filles rêvent en communion des yeux éperdus d'un tel soupirant. Et j'accompagne les uns et les autres, je les oppose, je suis l'hermaphrodite commentateur et l'aiguillon vivant, je teins le futur par le charme de l'évocation. Du haut de ma prétendue chaire, je surprends parfois un regard égaré dans les nuages volant au-dessus de la ville. Je cueille une lu-

mière d'admiration là, de dédain ou de franche sympathie ici. J'affronte tous ces yeux pleins de confiance en moi-même, car je sais que dans un monde où les valeurs de jugement se corrompent de plus en plus par la force des intérêts matériels, je propose une bien meilleure balance : les cœurs parlent. Parole de cœur, parole de vie. Parce qu'autant j'aime le rêve, autant je vis le présent, je revis même le passé avec des héros à moi, mes élèves. Le rêve, c'est aussi un peu cela, une impatience de vivre. Qu'est-ce que se voir offrir une belle rose blanche par un prince beau comme le soleil et riche comme l'or, si ce n'est une impétueuse ruade afin de sortir à l'instant des carcans de la pauvreté de notre quotidien émotionnel ? Remarquons d'ailleurs : le mot *impatience* vient de « pati », en français *endurer*. Le rêve ou l'impatience de vivre est synonyme d'endurance dans la vie. Rêver, c'est braver les pleurs retenus et les hoquets silencieux, sourire quand la peine de survivre étrangle la joie de vivre, dangereusement frayer avec l'illusion, courir avec le temps. Le rêve nourrit autant le riche que le pauvre, assaisonne les nuits du parent et de son enfant, pique l'adulte et le nourrisson, poursuit aussi bien le prince dans ses fourrures que le croquant dans ses haillons. Car tous ont besoin de vivre. Puisque l'impossible nous est accessible à l'instant par le rêve, cachons-nous y !

On en reviendra apaisé, aguerri pour continuer la conquête du possible, nos sueurs à l'honneur de la réalité. Parfois, au cours des randonnées dans les rangées de mes élèves, j'entends murmurer : « Mōssieur le prof est un tête en l'air » ou, comme aime le dire de moi Tourgal, mon élève préféré : « Après tout, le Gamin est un rêveur ». Parfois aussi, on se fâche franchement contre ma véhémence défense du rêve. Terrible faute de confondre le rêve d'un vivant et le vivant d'un rêveur. Le premier est une lampe intérieure qui guide faiblement les pas défaillants de l'assommé – la vie assomme souvent – tandis que le se-

cond est une fange dans laquelle l'homme s'englué, englouti par les caresses des chimères inermes flottant au gré de la paresse. L'un est horizon, l'autre est cloison. Tel est l'avis et la vie de ma classe.

* * *

Rossa est son nom. Elle est arrivée il y a cinq jours et, dès le franchissement de son petit pied dans l'air confiné et jalousement gardé de ma classe, j'ai compris que j'aurais des problèmes : je l'ai aimée. Un rêve. Grandeur naturelle. Je ne m'étais pas préparé à cette revanche, je ne m'étais pas entraîné à une telle lutte ; je suis garrotté, roué sur le vif, accroché haut et sommé de contempler l'irréelle réalité ! Sans exutoire aucun. Prisonnier d'un regard, le mien. La seule sortie qui m'est proposée, la seule lucarne ouverte au fumet de passion qui me grille le cœur depuis, est mes yeux. Et je retombe inlassablement sur une seule image : Rossa. Elle n'est pas de ces ennuyeuses beautés que nous proposent souvent diverses études publicitaires. C'est une saveur rare. Dès son premier : « Bonjour, Monsieur » devant les dix-sept paires d'yeux de la contrée, j'ai cru voir mille feux allant de l'incendie d'une vive admiration au rougeoiement d'envie. Je me suis peut-être trompé. Mais j'ai clairement commencé à entendre les notes de son corps. La beauté est le rythme de l'harmonie. On ne « voit » pas la beauté, on l'écoute, merveilleux égrenage d'une lointaine bruine qui arrose les cœurs séchés par les rudesses du temps. Il y a un *do* éclatant quand ses yeux bougent, un *ré* suavement ronronnant quand ses hanches balaient gracieusement l'air en marchant, un *mi* parfait qui s'élève quand ses bras bruissent ou quand ses jambes volent. Elle est aérienne. Il y a de l'harmonie entre sa peau et la couleur de ses yeux, le courbé de ses oreilles et l'étirement délicat de son frêle cou, le serré de sa taille et l'évasé de son bassin. Je m'en voudrais de décrire ce rêve